



3 CHÂTEL-ST-DENIS
Les élèves des Ecoles de musique club présentent demain leur nouveau spectacle



5 CARROUGE
Pierre-Bernard Despland expose à la galerie JayKay durant le mois de septembre

16 THÉÂTRE
Thierry Romanens et son équipe
14 MÉMENTO - CINÉMA
AVIS MORTUAIRES

30 août 2013 – N° 32
FR. 1.90

VEVEYSE – RÉGION D'ORON – JORAT

le MESSAGER

J.A. 1618 Châtel-Saint-Denis

SPÉLÉOLOGIE VEVEYSE

La nouvelle voie du Vanil-des-Artses

Un groupe de spéléologues a gravi le Vanil-des-Artses depuis l'intérieur de la montagne, jusqu'au sommet. Ils sont ressortis en Veveyse vendredi passé.

Il en frémit encore. Les yeux étincelants, le Semsalois Michel Demierre raconte l'incroyable odyssée qu'il a vécu avec ses camarades au sein du Vanil-des-Artses. Vendredi passé, les neuf membres de l'équipe de passionnés sont parvenus au sommet... Depuis l'intérieur. «Le hasard nous a fait remonter la montagne, avance le spéléologue. Ce n'était pas le but mais c'est extraordinaire, je ne sais même pas si cela a déjà été fait. En Suisse romande, je suis sûr que non.» Parvenus dans la roche grâce à une entrée en Gruyère, ils sont ressortis en Veveyse. «Précisément, à 25 mètres du pic», ajoute-t-il.

Paysage transformé

L'équipe visite les gouffres et autres cavités de la région depuis plusieurs années, essentiellement par hobby. «C'est mon cas, mais dans le groupe il y a aussi des géologues, un pompier professionnel du GRIMP (groupe de reconnaissance et d'intervention en milieu périlleux) et un spécialiste des travaux spéciaux et du minage.» Ils ont même pris le nom des Folliu-Bornés. «C'est quelqu'un qui nous a balancé une fois cet adjectif, il nous définissait bien, du coup, on l'a gardé.» A la base, ils souhaitaient trouver le grand collecteur drainant toutes les eaux souterraines du versant sud-est de l'Intyamon. «C'est un vieux rêve, de suivre le chemin du courant depuis l'Estavelle de l'Hongrin

(où la rivière disparaît sous terre) et la pisciculture de la Gruyère.»

Si ce but là n'a pas été accompli, la troupe est toutefois parvenue à aller beaucoup plus loin qu'elle ne l'espérait. En 2008, avec la découverte de la grotte des Bouquetins, elle n'imaginait pas que l'aventure prendrait cette tournure. «Même cette première histoire est étonnante. Souvent, on distingue des ombres sur la montagne, mais peu se révèlent effectivement être des entrées. En revanche, cette fois, on a trouvé une immense cavité. Le plus beau, c'est qu'elle formait un tube, visiblement creusé par l'eau. Cela signifie que c'est un bassin d'alimentation hydraulique, et que la cime se situait, il y a des centaines de milliers d'années, beaucoup plus haut qu'aujourd'hui! La montagne s'est ensuite érodée...» Pour l'anecdote, des anciens ossements de bouquetins y ont été dénichés, d'où l'appellation du lieu.



Jamais le Semsalois Michel Demierre (médaillon) n'aurait cru ressortir au sommet de la montagne

FOLLIU-BORNÉS

Éviter les chutes de pierres

Le groupe a décidé de continuer au cœur du Vanil-des-Artses, et il a mis à jour une année plus tard la grotte du Dragon. «Et là, nous étions coincés par un énorme bouchon d'argile. Nous étions sur le point d'abandonner. Or, nous entendions un grondement, semblable à de l'eau.» L'idée d'en trouver était importante (voir encadré). «C'est pourquoi, on n'a pas voulu reculer face à ce bouchon. On voulait tellement que ce bruit nous mène à de la flotte!» L'équipe s'est relayée durant des dizaines de jours, dans l'humidité, le froid (5° C) et sous un courant d'air qui achevait de glacer les mem-

bres. «Parfois, pour se réchauffer, on mettait une bougie sous la combi, juste pour profiter de la chaleur qui en rayonnait», commente Michel Demierre. Mais au final, déception, le vrombissement était causé par l'air.

A ce stade, l'équipe n'a pas souhaité abandonner. Ils ont continué d'avancer, souvent avec peine. «Certains passages étaient très étroits, il faut se contorsionner pour y arriver. Pour ma part, je ne suis absolument pas claustrophobe. Ce n'était pas ces endroits qui me faisaient le plus peur.» En effet, il leur fallait parfois enjamber les amas de blocs tombés au fil des années. «C'était selon moi le plus gros risque.» Dans la salle du Dragon, les concrétions accumulées contre les parois durant des

milliers d'années se sont écroulées, témoignant au passage de l'âge de la grotte.

D'autres projets en tête

«On a compris petit à petit que nous montions, vu qu'on passait le plus clair de notre temps à escalader, partage Michel Demierre. Et on savait qu'on arrivait au sommet, lorsqu'on a senti l'odeur de la végétation.» Deux escargots l'ont ensuite confirmé, comme le grondement d'un avion. La civilisation était toute proche. «Toutefois, nous ne savions pas quelle distance exactement nous séparait de la surface, ni dans quelle direction aller.» Ils ont donc repéré l'extérieur en hélicoptère avant d'envoyer deux équipes: l'une dedans, l'autre dehors. «On s'est équipé de barryvox (utilisé notam-

ment pour retrouver les personnes prises dans une avalanche n.d.l.r.), d'une radio souterraine, d'un endoscope et de gaz qui sent la banane. Et tout à coup, ceux sous terre ont entendu les pas de l'autre groupe! Ensuite, on a trouvé un endroit où il était possible de se parler.» Vendredi dernier, ils sont partis à 4 h du matin, pour accomplir l'ascension de la montagne par l'intérieur. Et signer une nouvelle voie vers le sommet.

L'association des Folliu-Bornés souhaite désormais continuer à explorer la région. Et peut-être atteindre la fameuse source qu'ils cherchaient initialement. «On a vu un départ dans la bonne direction, à la hauteur de la grotte du Dragon. Mais nous n'y sommes pas encore allés. Nous allons d'abord nous reposer.»

Valérie Blom

Joie et douleur depuis l'intérieur de la roche

Michel Demierre a passé des années au cœur de cette montagne, depuis la découverte de la grotte du Dragon en 2009. Il en garde de merveilleux souvenirs, malgré la difficulté de l'accès. Pour parvenir à la cavité servant de porte d'entrée vers la grotte du Dragon (voir ci-dessus), le groupe des Folliu-Bornés avait installé une sorte de via ferrata contre la montagne. Mais uniquement un câble et pas de marche pour les pieds... «Nous ressortions généralement tous les jours, du coup, nous étions vite victimes de courbatures.» N'aurait-il pas mieux valu camper? «Une expédition a

bivouaqué, mais ce n'était pas l'idéal. Il faut transporter tout le matériel nécessaire: eau, nourriture, sac de couchage... C'est un compromis d'avoir à refaire chaque jour le même chemin. Néanmoins, le temps passe beaucoup plus vite sous terre, vu qu'on n'a aucun repère. Du coup, on fait souvent de longues sorties, entre dix et quinze heures.» Pour prévenir tout risque, une heure limite est fixée à chaque fois, qu'il ne faut dépasser sous aucun prétexte. Le groupe s'est aussi attaché à cette gigantesque salle qu'est la grotte du Dragon. «Il me semble que c'était en juin l'année passée, lorsqu'il y

a eu cette fameuse alerte météo, raconte le spéléologue semsalois Michel Demierre. Nous avions décidé que nous serions mieux dans la grotte du Dragon. A l'endroit choisi, il n'y avait pas de trace d'eau, donc pas de risque de crue soudaine. Tapis au fond, nous avons senti que le vent changeait de direction. Nous échangeons différentes théories quand l'un d'entre nous a avancé que la température extérieure devait être inférieure à la nôtre. Nous avions un peu ri sur le coup. Mais le lendemain, au moment de ressortir, nous nous trouvions alors à la limite de la neige.»

VB

L'agriculteur dans tous les esprits

Lors de ses excursions dans la région, l'association des Folliu-Bornés loge régulièrement dans le même chalet d'alpage. Chaque année, le propriétaire des lieux, que les spéléologues connaissent maintenant bien, doit monter lui-même les citernes pour abreuver son bétail. Le groupe a toujours eu le rêve de lui débusquer une réserve de liquide plus proche. Une source découverte au cœur de la montagne lui faciliterait grandement la vie. C'est pourquoi, au moment d'être bloqués face au bouchon d'argile

(voir ci-dessus), le Semsalois Michel Demierre et ses camarades espéraient vraiment dénicher de l'eau. Ce ne fut pas le cas. «On a trouvé quelque chose beaucoup plus loin sur le trajet, mais il nous faut maintenant savoir si cela en vaut la peine. On va mesurer le débit, car il peut passer d'un mince filet d'eau au maximum en très peu de temps avec la pression des précipitations.» Dans un an, ils sauront s'ils pourront alimenter le bétail de cet alpage avec cette eau fraîche et pure.

VB

Regard sur... l'abrogation du service militaire obligatoire



«C'est très difficile de se positionner, il y a des bons arguments dans chaque camp.» Marc Fischer ne prend pas parti sur la votation du 22 septembre. Conseiller en orientation au Collège du Sud à Bulle, il sait que les jeunes garçons sont souvent préoccupés par leur service obligatoire. «Ils doivent souvent retarder leurs études pour terminer leur école de recrues. Ce n'est pas simple car rien n'est mis en œuvre pour assurer la compatibilité école et armée.» Marc Fischer part du principe qu'il y existera toujours des volontaires. «Ce serait positif dans

ce cas, car l'armée serait exclusivement formée de personnes motivées. Il y aurait moins de monde, mais leur formation serait plus poussée, donc plus valorisée.» En outre, les armes devenant de plus en plus sophistiquées, il trouve normal que des professionnels les manient. «En cas de besoin, les recrues actuelles ne seraient pas efficaces avec seulement trois semaines de répétition par année.» Il craint toutefois qu'une armée de professionnels distande des besoins et préoccupations de la population.

Le conseiller en orientation voit tout de même certains avantages au système actuel, basé essentiellement sur ses souvenirs. «Mon service obligatoire m'a permis de rencontrer des gens de toutes les couches de la population. J'y ai connu notamment Dominique de Buman ou Michel Pont, comme des agriculteurs de la Gruyère! Cet apport socioculturel n'existerait plus avec un système de professionnels.» De plus, il affirme que certains talents étaient mis à jour durant les semaines ou mois passés sous le drapeau. «Et puis, on apprendrait souvent une autre langue nationale.»

Au final, Marc Fischer maintient que le système actuel mérite des ajustements. «S'il est si bénéfique qu'on le dit, eh bien, il faudrait l'ouvrir aux femmes.» Il serait plutôt favorable à la création d'un système mixte, qui laisserait le choix. «C'est surtout ce qui manque aujourd'hui! On devrait pouvoir déterminer à quel moment placer son école de recrues. Et puis, que l'option professionnelle ne soit pas à vie, de sorte que l'on puisse se réinsérer ensuite dans le monde du travail, si on le souhaite.»

VB